Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 17 (1987)
Heft: 3

Artikel: Eudoxie Blanc 94 ans : jeune fileuse conteuse de Quincy
Autor: Gygax, Georges
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-829539

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

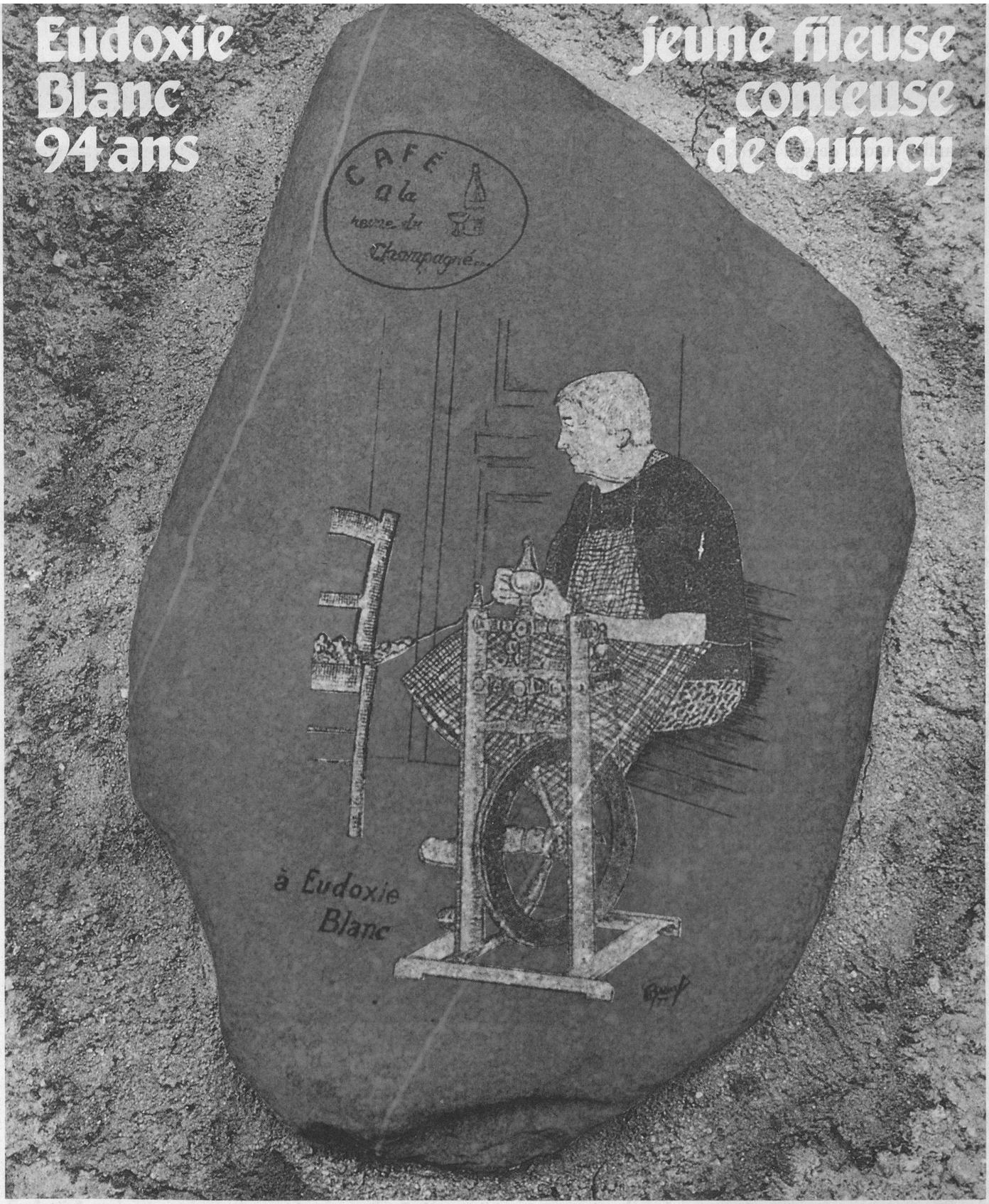
Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Eudoxie Blanc 94 ans

jeune fileuse conteuse de Quincy



Un passant qui avait du talent a gravé cette pierre à l'encre de Chine. Doxie l'a scellée dans le mur, près de la porte.

Tudieu! Que de trésors, de découvertes autour de nous! C'est ma foi vrai pour qui sait ouvrir les yeux, fouiner, regarder un peu plus loin que le bout de son nez.

On nous avait parlé d'elle, d'une dame proche des alpages haut-savoyards, de l'endroit où la civilisation cède le pas à la libre nature. Quelques fermes et chalets composent la bourgade de Quincy, en plein Faucigny. Taninges et son minilac sont à 5 kilomètres. En hiver, rien ne bouge dans ce village de Quincy, au-dessus de la vallée du Giffre. Passer par là sans s'arrêter pour dire un petit bonjour à «la Doxie» ne peut être que regrettable. Le personnage, bourré d'amitié, mérite qu'on lui en apporte aussi, tant il est vrai que l'amitié à sens unique, ça n'existe guère.

Mme Blanc, c'est son nom, se prénomme Eudoxie. Elle a 94 ans, la peau colorée, la crinière blanche épaisse, des yeux couleur noisette et le rire toujours présent au bord des lèvres. Elle parle, chante et rit; beaucoup. Elle est heureuse, installée depuis plus de septante ans dans cette fermette-café-cabine téléphonique publique adossée à un potager responsable d'une partie de son bonheur. Le reste, c'est aux visites qu'elle le doit, aux gens qui viennent se

réchauffer autour de son poêle et de son éternelle bonne humeur. Elle n'a jamais quitté son village; une fois pourtant, pour se rendre à Annecy. Mais on la connaît partout, jusqu'à Paris et bien au-delà, grâce à la radio et à la télé. Pierre Bonte, l'excellent chroniqueur des provinces françaises, l'a interviewée pour la radio et l'a installée dans un livre. En Haute-Savoie, en Savoie, sa célébrité est indiscutable. Disons le mot: Eudoxie Blanc, 94 ans, est un phénomène. Au Moyen Age, notamment, ce doux prénom était répandu et il ne porta pas toujours bonheur. Au XVIIIe siècle, la première femme de Pierre le Grand, empereur de Russie, s'appelait Eudoxie. L'empereur fit empaler son amant et elle eut tout le temps de le pleurer en prison. De ce beau monde, Eudoxie Blanc de Quincy se fiche éperdument. Elle se suffit à elle-même, sa joie est rayonnante, ce qui est bigrement méritoire pour une femme qui a vécu presque pendant un siècle une vie difficilement imaginable.

L'armoire au trésor

Dans la chambre où elle file au rouet, il y a une armoire profonde: le trésor de Doxie. Des photos en pagaille, des coupures de presse qui parlent d'elle, des souvenirs de toute sorte. Eudoxie ne reste en place que devant son rouet. Pendant la discussion, par contre, elle se livre à un incessant va-et-vient de son siège à l'armoire. «Tu vas voir... Je vais te montrer... C'est pas joli ça...» Les albums, les photos s'entassent, avec des poésies laissées par des passants, des dessins. Au mur, des portraits d'elle, peintures ou photos. Sans oublier les décorations, Médaille militaire, Croix de guerre, Légion d'honneur de son homme, Joseph, mort il y a environ trois lustres, et qui était un vrai dur, mais dont on continue de parler...

A 94 ans, Doxie vit toute seule sous son toit. Mais les visiteurs ne sont pas rares. Elle prépare la fondue: «Tiens, vendredi j'en servirai 42...» Le café d'Eudoxie est savoureux — «avec deux grains de sel, n'oublie pas!» — Elle a aussi inventé une boisson baptisée «Champagné»: une bonne rasade de gnôle arrosée de limonade. C'est tout chaud, ça rend optimiste, ça délie les langues.

Elles ont 19 ans. A g. Eudoxie; à dr. sa sœur Adeline.

L'armoire aux trésors.

Le bon café d'Eudoxie Blanc. Avec un peu de gros sel. Et quand mord le froid, on l'arrose, bien sûr.

Née Bosson, Eudoxie a eu trois enfants, dont des jumeaux. Ses petits-enfants et arrière-petits-enfants sont si nombreux qu'elle en ignore le nombre. «Combien j'en ai? Je sais pas. Des tas!» Sa jeunesse est très présente à sa mémoire. «A 7 ans je savais faucher, tu sais. Je passais beaucoup de temps à garder les bêtes sur les alpages. J'aime les vaches. Plus que les hommes... Joseph, il avait des qualités, mais il était dur. Après chaque accouchement, je devais me lever tout de suite pour aller faucher. Ma foi... Alors, il y a septante ans, Joseph et moi on a ouvert ce bistrot. Quand je n'ai pas de client pour discuter, je file la laine des moutons. Des centaines de pulls, des rideaux au crochet, tout ce que tu veux. Figure-toi qu'un jour un «monchu» de Thonon m'a demandé de filer la laine de son chien, un grand berger des Pyrénées, et d'en faire un pull. Pas facile... J'y suis arrivée. Un très beau pull. Mais le client s'est plaint que les chiens de la rue venaient lui pisser contre!»

Un soupir, un regard qui se perd dans le vague:

«Oui, on était pauvres, nous. Le grand-père avait un bon métier, il était marchand de bois. Il y avait chez lui des pièces d'or dans une peau de chat...»

— Vous en avez hérité?

— J'en sais rien, je crois pas. A l'époque, la famille possédait peut-être mille francs, tout au plus... et beaucoup,

beaucoup de travail. A la guerre de 14 j'avais 20 ans. Un triste moment, tu sais. Joseph mon fiancé est parti à la guerre. Il m'a épousée tout de suite après. T'as vu ses médailles? Plusieurs fois il est parti volontaire chez les Boches. Il n'a pas été blessé, mon homme. Il aimait les femmes, toutes les femmes, moi comprise. On s'est marié en 19. Un grand mariage, le même jour que mon frère Julien. Le dîner de fête avait coûté 5 francs par tête de pipe. Ce fut le plus beau jour de ma vie et la nuit fut mouvementée, tu vois ce que je veux dire... Joseph, il ne m'a jamais tapée, mais je trimais comme une bête, jamais assez selon lui. J'ai toujours fauché avec les hommes. J'ai accouché du second jumeau en travaillant. Joseph est mort à 72 ans. J'ai continué le café, le rouet, la belote avec les jeunes...

Chaque jour, par n'importe quel temps, Doxie reçoit des visiteurs, venus parfois de loin faire provision de bonne humeur.

Le «Café J. Blanc Tabac». Mme Eudoxie Blanc tient aussi le téléphone public.

Chanter à Paris

— Aimeriez-vous aller à Paris?

— Bien sûr, pour chanter sur la scène avec les personnes âgées.

— Vous êtes heureuse de vivre, Mme Eudoxie?

— Surtout depuis que je suis seule! Joseph n'aimait pas que je chante, que je rie. Moi, c'est mon plaisir. Je suis libre, donc heureuse.

— Pensez-vous parfois à vous remarier?

— Ah! non, alors. Rien à faire!

— Même avec un bel homme... dans mon genre, par exemple?

— Même! (Hésitation.) Pour le jour, peut-être, mais pas pour la nuit!

Franche rigolade. Doxie esquisse un pas de danse, retourne à l'armoire aux trésors, fouille, en extrait des roses au crochet faites avec la laine filée par elle.

— Combien de temps pour faire un beau pull?

— Faut compter trois semaines. J'ai ce rouet depuis l'âge de 14 ans. Il est dégourdi, mon rouet. Je vends mes pulls, mais je fais cadeau des boutons. Tu vois, j'aime les gens. Non pour l'amour, oui pour l'amitié. Je ne m'ennuie jamais. La peur, je ne connais pas. J'aime aussi lire...

— Vous ne portez pas de lunettes?

— ...pas trop!

— Et si votre vie était à recommencer, que feriez-vous?

— Je tiendrais des vaches! Mon homme n'y connaissait rien, lui. Il essayait de teinter ses vaches pour les rendre belles quand il allait les vendre. Alors, au marché, sous la pluie, tu vois ça d'ici! Un jour, il m'annonce qu'il part acheter un taureau. Quarante-huit heures plus tard, à 1 heure du matin, je le vois apparaître au moment où je donnais le sein à mes jumeaux. Sans taureau. Mais il avait acheté une poupée, un petit baigneur en celluloïd!

— Vous avez une mémoire redoutable...

— Tiens, cette nuit, j'ai retrouvé dans ma tête une chanson que je chantais il y a quatre-vingts ans. La chanson, c'est important pour moi. J'en ai enregistré une centaine avec un orchestre du coin.

Les fèvres de l'Epiphanie

— La maladie?

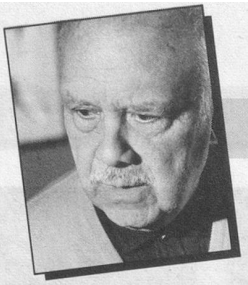
— Il y a dix ans on m'a enlevé un rein. J'ai repris le travail tout de suite après. L'hôpital ne voulait pas me laisser partir. On m'a fait des histoires. J'ai tenu bon et... je me suis vidée de mon sang. Tu le vois: j'ai ressuscité! Le docteur me prédit que je verrai mes 100 ans. Je suis d'accord, je veux bien le croire. Ça va bien, la santé; je fais tout toute seule; je dors cinq heures par nuit. Le docteur m'a conseillé de ne boire la goutte que le dimanche. Je lui ai répondu que je la boirais chaque jour, sauf le dimanche! Il a y quatre ans, Pierre Bonte et ses techniciens de «Bonjour Monsieur le Maire» sont venus me voir. Je leur avais préparé un beau gâteau d'Ephiphanie. J'avais plaisanté: «Celui qui trouvera la fève

dormira avec moi!» Tout le monde rigolait. J'avais glissé une fève dans chaque portion. Tu le croiras si tu veux, mais c'est vrai: ces gaillards ont tous avalé la fève!

Merveilleuse Doxie! Elle vit comme elle a toujours vécu, elle travaille comme elle a toujours travaillé. On vient la voir de partout, l'écouter, savourer sa fondue et sa soupe aux pommes de terre et au vin. C'est la maison de l'amitié. Doxie tutoie tout le monde; elle dirait «tu» au Pape s'il venait rendre visite aux alpages et à ce petit Quincy qui doit sa célébrité à la vaillante fileuse. Vieille, la veuve de Joseph? Sa bonne humeur, sa fantaisie, son optimisme n'ont pas bougé au cours de plus de quatre-vingts-cinq années d'un labeur, sept jours sur sept, qui aurait rebuté bien des jeunes costauds. Les cent printemps sont à la porte. Ce jour-là Quincy vivra une fête dont on parlera loin à la ronde. Les amis seront tous là, à commencer par John Berger, un Anglais, écrivain connu, qui s'est fait Savoyard et qui met avec joie ses bras au service des paysans du coin; sans oublier son voisin Haroun Tazieff, l'intime des volcans dont la réputation s'étend au monde entier. Doxie raconte: «Il est venu avec des amis manger la fondue. Il m'a embrassée. Il sentait si bon que je ne me suis pas lavée pendant deux jours... pour garder le parfum...» Et comme le nom du savant lui paraît impossible à prononcer, Eudoxie parle d'«A roule ta bille», tout simplement.

Georges Gygax
Photos Yves Debraine

Depuis quatre-vingts ans le même rouet dégourdi, dans la même chambre du petit bistrot de Quincy.



PAUL VINCENT

Mars

La nature, c'est le renouveau du 3e âge; elle peut permettre aux retraités de vivre plus longtemps et plus heureux, s'ils veulent bien s'accorder avec elle. Un petit jardin, un poulailler de poche peuvent leur permettre de garder — ou de retrouver — la santé. Un retraité, notre collaborateur Paul Vincent, 74 ans, nous fait part, pendant les douze mois de l'année, de son expérience de petit rentier à la campagne. Une expérience qu'il a appelée «Le bonheur sur terre». Voici son «aventure» de mars, et si vous voulez en savoir plus sur l'auteur, lisez son interview dans le numéro 2 d'«Aînés» de cette année.

Je n'ai pas besoin d'un calendrier pour suivre la marche des jours: je vois les saisons passer le long des haies; elles changent moins brutalement que les hommes. Depuis le réveil de la chauve-souris et du hérisson, je sais que nous sommes au mois de mars.

Sur les talus, ce sont plus des giclées de peinture verte que des touffes d'herbe. La lumière des primevères éclate dans la nuit des broussailles mortes. Les violettes vont s'épingler, comme des médailles du travail, au corsage des collines. Mais ce n'est que le folklore du renouveau: maintenant, avec le retour des grives et des pigeons ramiers, le passage des bécasses, je suis le premier à deviner la naissance du vrai printemps.

C'est seulement depuis que j'ai pris ma retraite à la campagne que je retrouve le rythme de la vie. J'ai traversé les années sans voir les étoiles: j'habitais en ville. Même quand je devais me lever au petit jour, je suis passé à côté des matins. J'avais fini par faire disparaître la terre et ses signes de mon horizon. C'était comme si la Création avait fait faillite.

Tout a changé depuis que je me suis mis à faire mon jardin et à jouer au bon Dieu des abeilles au verger, du cidre à la vigne, du poulailler à la chèvrerie.

Un jardin devient une cure de jouvence. Ma femme, «la Gaby», se penche sur le vert des semis dans la terre noire de la pluie, comme sur un berceau. Avec elle, les tomates ont la peau plus douce que des pétales de lis. Le front des carottes rosit sous leurs chevelures légères. Les haricots secs, jaunes ou violets, sont sertis dans leurs cosses comme des bijoux et les fleurs des petits pois palpitent comme des papillons blancs qui s'endorment.

Je vous dirai, de mois en mois, comment mon jardin a réussi ses plates-bandes. J'ai tant à vous raconter en si peu de place!

Mars est le bon mois pour tailler et commencer le greffage au verger. Pour l'instant, je dois surtout me consacrer à la vigne et aux ruches. Je ne tirerai guère que deux tonneaux de vin; mais je soigne les ceps comme une tante à héritage. Pour moi, un fendant est sacré comme un vin de messe. Alors je taille dès mars. Depuis au moins le 15 février la vigne est entrée en végétation: elle «débourre», les bourgeons s'ouvrent.

J'attends avril pour vous conter ma vie avec «Barbichonnette»: c'est ma chèvre. Ce qui compte actuellement, c'est mon rucher. Il ressemble à un village de Lilliput, un village sans clocher de huit maisonnettes rangées le long de leur rue. J'ai choisi des ruches de type Dadant. Ce sont les plus simples des ruches à cadres. Pour les abeilles, mars c'est déjà le mois du réveil. Faute de capturer un essaim sauvage, j'en commande à l'apiculteur. Pour moi, une ruche peut devenir une caverne d'Ali Baba des abeilles. Avec l'expérience, je me vois déjà fabricant de miel, PDG d'une usine d'encaustique, distillateur d'hydromel, industriel de la cire et même chef de laboratoire pharmaceutique. Avec mes huit ruches, l'une dans l'autre, en les suivant chaque mois, j'espère plus de cent kilos de miel par an.

En attendant d'aller voir mes poules, je ne songe qu'à profiter de ma retraite, pour refaire ma vie.

Le grand renouveau d'avril approche: après le départ des canards sauvages, voici le retour de l'hirondelle et du coucou...

P. V.

Avril au prochain numéro.